

Quand Karl et Groucho Marx se rencontrent

Platon et son ornithorynque entrent dans un bar : la philosophie expliquée par les blagues Thomas Cathcart et Daniel Klein. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Taussig, Seuil, 253 p.

Mélanie Gleize

Numéro 224, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gleize, M. (2009). Quand Karl et Groucho Marx se rencontrent / *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar : la philosophie expliquée par les blagues* Thomas Cathcart et Daniel Klein. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Taussig, Seuil, 253 p. *Spirale*, (224), 40–41.

Quand Karl et Groucho Marx se rencontrent

PLATON ET SON ORNITHORYNQUE ENTRENT DANS UN BAR : LA PHILOSOPHIE EXPLIQUÉE PAR LES BLAGUES
de Thomas Cathcart et Daniel Klein

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Taussig, Seuil, 253 p.

par MÉLANIE GLEIZE

L'ornithorynque est un mammifère qui pond des œufs. Genre de canard-castor à poils, à bec et à mamelles à la fois — catégorisé vaguement de « monotrème » à force d'hésitations à son sujet —, il constitue le symbole philosophique par excellence des vérités confondantes et des limites de l'interprétation de la nature. Repris comme métaphore de ce qui pose défi aux catégories kantienne de l'entendement par le sémioticien Umberto Eco, dans *Kant et l'ornithorynque*, et prétexte à une justification darwinienne de la théorie de l'évolution en tant que chaînon manquant enfin élucidé, le voilà aujourd'hui qui entre dans un bar avec nul autre que Platon et sous l'influence de deux diplômés de philosophie à Harvard, les auteurs américains Thomas Cathcart et Daniel Klein. Cet animal aurait vraiment de quoi se prendre pour un autre si de par sa nature il n'y était d'emblée invité. En apparaissant dans son titre et sur sa couverture, l'empreinte qu'il laisse sur le petit livre de vulgarisation philosophique humoristique des deux auteurs — apparemment tout aussi monotrèmes puisque reconvertis dans le travail social et l'écriture littéraire — justifie effectivement son statut, hautement apprécié par les grands penseurs, de symbole de l'anti-symbole. Car *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar* est bien plus que « *La philosophie expliquée par les blagues* », que nous promet son sous-titre. En entrant dans ce bar, l'ornithorynque prédit non seulement la bonne blague que ce genre de rencontre improbable implique, il invite non seulement au mariage de l'humour et de la philosophie et adhère à la mode qui depuis quelque temps fait effectivement entrer cette philosophie dans les cafés sous le petit nom de Sophie, mais il se fait en outre l'emblème plus sérieux de ce décalage profond qui structure autant la philosophie

que les blagues et que nos deux auteurs cherchent ici à explorer sous couvert de légèreté. Autant dire que notre objet est aussi polymorphe que l'oiseau poilu qui l'intitule.

Penser l'humour ou rire de la pensée

Ce n'est pas vraiment dévoyer la philosophie que de la joindre à l'humour et aux blagues. Un philosophe sans humour serait-il vraiment philosophe et Woody Allen serait-il aussi drôle sans ses angoisses existentielles et ses questionnements métaphysiques ? Connaissant la proximité de ces deux pratiques, notamment à travers les œuvres littéraires de pointures comme Montaigne, Kafka, Dostoïevski, Rabelais ou Molière, on se demande pourquoi l'idée d'un rapprochement direct n'avait pas encore été envisagée dans le domaine critique. C'est peut-être que ce projet n'est pas aussi facile à réaliser qu'il y paraît. Au-delà du travail sous-estimé de vulgarisation, qui demande une parfaite connaissance du domaine abordé dans une étendue de champ à laquelle une seule vie ne peut généralement suffire, la tâche consistant à déterminer la pirouette ou la chute humoristique capable de nous faire saisir jusque dans nos tripes (celles qui se tordent) une vérité philosophique profonde, relève du grand art et est le signe d'une assimilation plus que viscérale, c'est le cas de le dire, des plus grandes pensées produites dans ce monde. Voilà ce qui fait d'emblée toute la pertinence, l'originalité et la valeur de ce petit ouvrage sans grande prétention mais au succès américain bien mérité. Comment mieux comprendre les paradoxes logico-sémantiques de Russel que par cet exemple humoristique qui pose la question : « *Si un homme essaie d'échouer et qu'il réussisse, a-t-il échoué ou a-t-il réussi ?* » Et comment donner une image plus vibrante du *telos* d'Aristote

qu'en évoquant cette femme à qui l'on demandait l'âge de ses enfants et qui répondait : « *Le docteur a cinq ans et l'avocat sept ?* »

Mais outre la valeur suffisante en soi de cette illustration quasi physique de la philosophie — qui rectifie au passage quelques erreurs communes d'interprétation et nous apprend, à l'égal du Bourgeois gentilhomme qui réalisait qu'il faisait de la prose, que nous sommes bien plus philosophes que nous le pensons —, ce livre interroge la nature de la pensée philosophique et de l'humour selon leurs ressorts communs et selon une ambiguïté peu souvent abordée. L'ornithorynque nous conduit là où on ne sait plus si c'est la philosophie qui prête à rire ou les blagues qui prêtent à réfléchir, si l'humour nous aide à appréhender nouvellement la philosophie ou l'inverse.

Les deux disciplines sont d'abord comparées pour leurs similitudes : « *La construction et la chute des blagues sont taillées sur le même patron que les concepts philosophiques.* » Elles partagent ensemble « *l'irrésistible envie de confondre nos préjugés, de tourbeuler notre univers et de surprendre au gîte où elles se cachent des vérités sur la vie le plus souvent dérangeantes.* » Finalement, « *dans les blagues, comme en matière philosophique, c'est l'interprétation sceptique qui prévaut* » et « *[l]a relativité entre temps fini et éternité a de tout temps été une denrée de base de la pensée philosophique et donc, naturellement, des blagueurs.* » Ajoutons que l'humour, qualifié parfois de politesse du désespoir, ne peut que se joindre à la philosophie quand elle tente de nous consoler de notre mortalité par quelques constructions de sens apaisantes, si ce n'est une morale ou une éthique. D'un côté l'esprit en mots, de l'autre, les mots d'esprit. Cathcart et Klein nous offrent ici les deux et leur

parallélisme, qui donne un éclairage inédit sur ce qui semble aller de soi, ferait presque figure de nouvelle branche épistémologique s'il ne refusait tout au long le sérieux d'une telle prétention intellectuelle.

Dans les chapitres qui portent sur la logique et sur la philosophie du langage notamment, l'analyse du fonctionnement et de la structure de base des blagues est opérée sous un œil philosophique sensible aux limites de ses propres raisonnements et apories, pour créer une sorte de philosophie de l'humour ou de structuralisme des blagues, qui en passant aurait pu faire mention du célèbre *Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* de Freud. C'est dans ce versant du livre tourné sur l'humour lui-même que nous apprenons que « *le ressort des meilleures comédies réside dans la tension entre l'Absolu hégélien et l'aliénation existentielle d'un quidam* » ; que bien des blagues se construisent à partir du paradoxe de Zénon ; que l'humour juif puise souvent sa source dans le pessimisme radical de Schopenhauer et qu'un des classiques en matière d'histoires drôles « *consiste à nous acculer à l'intérieur d'un cadre linguistique, alors qu'en fait nous sommes dans un tout autre* ». Mais l'humour sert aussi de point de vue critique pour aborder la philosophie. Il permet souvent de tourner en dérision l'abstraction théorique avec son aspect déconnecté de la réalité. Nous rions de comprendre que « *[s]i la philosophie s'enduit d'erreur, c'est dans la majorité des cas à cause de sa propension à manier des points de vue relatifs comme s'ils étaient absolus* », et que tout système, aussi structuré et cohérent soit-il, échoue toujours dans la partialité et les limites de sa propre mise en forme. Ici, les sophismes sont dénoncés dans le domaine sociopolitique ; l'hystérie de certains linguistes penchés sur d'infimes subtilités aporetiques est plus que suggérée ; les

limites de la théorie d'Adam Smith en regard des nouvelles complexités économiques sont soulignées; Marx est traité d'anarchiste et la psychanalyse moquée parce que irréfutable jusqu'à l'absurde à l'intérieur de son propre système. Dans ce dernier cas, les auteurs n'ont même pas eu recours à une blague : un dialogue réel tiré du cabinet d'un analyste suffit à faire pouffer le lecteur. Cette ironie systématique à l'égard du fourvoisement intellectuel ne constitue pourtant pas un irrespect à l'égard de la philosophie. Les philosophes eux-mêmes se sont intéressés à traquer leurs propres impasses, à l'exemple de Karl Popper, mentionné par nos auteurs comme celui qui « *soutint qu'une théorie ne tenait la route que si elle était fautive dans certaines circonstances* ». C'est finalement l'objet même de l'épistémologie que de vérifier la validité du savoir et c'est en cela que Cathcart et Klein, revenus « concrètement » dans le concret de la vie, puisque l'un s'occupe de gangs de rue à Chicago et l'autre de romans policiers, n'échappent pas à leur devoir d'intellectuels. Au contraire, c'est peut-être cette distance qu'ils ont mise entre leurs activités et le savoir accumulé à l'université, ce décalage qui nourrit leur humour dans toute sa fulgurance critique, qui en fait des philosophes vraiment accomplis.

Au-delà de la sagesse philosophique

Le seul reproche que l'on pourrait apporter à cet ouvrage — qui a « *envoyé la chronologie au vestiaire* » et se présente ainsi davantage comme un dictionnaire philosophique illustré que comme une histoire de la philosophie —, c'est qu'il échoue à nous faire saisir toute l'évolution qui, de l'Antiquité à la modernité, en passant par le monde théocentrique du Moyen Âge, la Renaissance, les Lumières et la Déconstruction, amène à envisager les impasses et les avenues de la philosophie de demain. En découpant leur livre selon les grands courants philosophiques de la métaphysique, la logique, l'épistémologie, l'éthique, l'existentialisme ou la philosophie du langage, sans établir de véritable lien d'une approche à l'autre et en omettant d'insister sur le formidable tournant épistémologique que constituèrent dans notre culture les pensées sémiologique, structuraliste et psychanalytique, les auteurs passent à côté de ce que toute bonne synthèse se devrait de mettre en valeur : la progressive mais non moins impression-

nante immanetisation ou détranscendantalisation de la pensée moderne. Dans cette perspective, Jacques Derrida et la Déconstruction font cruellement défaut dans ce livre. Outre qu'ils se prêtaient aisément à l'humour — Woody Allen en fit même l'isotopie principale d'un de ses meilleurs films, *Deconstructing Harry* —, le philosophe et son principe incontournable dans l'histoire des idées auraient eu leur place dans cet ouvrage plein de dérision qui cherche à nous conduire au bout du compte lui-aussi à une sorte de « post-déconstruction » de la philosophie. Le dernier chapitre sur la métaphilosophie, sorte d'autoréflexivité d'une philosophie n'ayant plus d'autre objet qu'elle-même (la philosophie de la philosophie), compense quelque peu ce manque en évoquant cet ultime retour à l'immanence et aux fondements mêmes de nos spéculations intellectuelles. Nos comiques philosophes se laissent aller à y parler de leur propre projet (« *Nous métablagnons* ») dans un mouvement de recul chargé de dérision et c'est heureux car ces découpes qui dissolvent toute vision globale dans l'anecdotique pourraient nous faire occulter l'originalité d'ensemble de cette posture qui marie subtilement humour et philosophie. Finalement, ce livre qui fait entrer la philosophie dans un bar et la confond avec la trivialité du quotidien opère lui-même une sorte de déconstruction

et d'immanetisation de la pensée tout à fait dans l'air du temps. En ne privilégiant aucun point de vue et en oscillant constamment entre déconstruction de la philosophie par l'humour et de l'humour par la philosophie, il offre une voie tierce plus que moderne qu'il importe d'entendre, derrière les rires trop bruyants des blagues du premier niveau de lecture. Au-delà de l'introduction philosophique, de l'illustration humoristique, de l'analyse de l'humour et de la critique humoristique de la philosophie, nous sommes en présence d'une sorte de philosophie inavouée mais précieuse : celle d'un détachement à l'égard de l'objet de pensée comme de son outil, d'une démystification théorique libératrice, d'un retour sur terre doucement contrôlé par une argumentation valide mais non oppressante, et d'un éloignement du verbe, qu'il soit philosophique ou humoristique, compensé par les joies d'un corps et d'un esprit réconciliés dans l'hilarité. On rit donc avec la philosophie, on rit de la philosophie et on philosophe sur le rire pour atteindre à cette troisième voie philosophique en dépit même du rire et de la philosophie qui pourrait s'appeler une anti-philosophie à moins qu'elle ne s'approche davantage d'une spiritualité encore à définir.

Dans sa critique des limites rationnelles de la pensée occidentale, de son Logos limitatif et de ses incon-

gruités idéologiques, ce livre semble en effet s'inspirer davantage de la sagesse du Tao qu'il évoque sans dérision à plusieurs reprises que d'une philosophie au sens classique du terme. Cathcart et Klein ne s'efforcent-ils pas, tout au long de leur explication, de créer des *koan* modernes, ces devinettes sans réponses possibles qu'ils évoquent avec sympathie et qui ont pour effet de faire basculer le disciple du maître zen dans un état d'illumination appelé *satori*? Celui qui hisse l'esprit au-dessus de lui-même fait voler en éclats les distinctions du monde ordinaire et fait vivre un sentiment profond d'unité avec l'univers et tous les ornithorynques inclassables de la terre. Si nous n'y sommes pas encore, admettons que les rencontres de Groucho Marx avec Karl Marx, ou de Platon avec l'ornithorynque, qui résumant l'ambition de ce livre, pourraient bien nous couper simplement la parole et laisser place à une expression physique de l'ordre du glissement qui ne doit pas être bien lointaine de l'état d'illumination recherché. Nous laisserons nous aussi la question ouverte à toutes les illuminations possibles, dussent-elles mettre fin à notre article, mais pas au rire, tout de même, qui reste notre précieux *satori* nerveux d'Occidentaux rationnels. ●

Marc-Antoine K. Phaneuf, *Un spa à Verdun*, 2004
14 x 21,4 cm, Petite annonce trouvée à Montréal

